

Autobiographie d'une chaise au Grand Bal de l'Europe

Frêle silhouette blanche et élancée, dans la remise où j'émerge d'un long sommeil, mes pieds trépignent d'impatience en attendant, chaque année, l'ouverture du festival. Belle au bois dormant de pacotille, je guette le doux baiser des premières notes de musique qui viendront me tirer de ma torpeur...

Et c'est avec des fourmis dans les jambes, parfois sur le dossier aussi – dans le petit bois surtout – que je me prends au jeu de me laisser saisir par tant de mains inconnues, et pourtant si vite familières. Commence alors un ballet à nul autre pareil. Et de l'aube à la tombée de la nuit, du crépuscule au petit matin, je passe de mains en mains, de fesses en fesses, d'un parquet à l'autre, du petit bois à la buvette... Au jeu des chaises musicales, avec un tel entraînement, je suis presque sûre de gagner à chaque fois !

Tour à tour isolée, à l'ombre d'un arbre, puis déplacée dans un nuage de poussière ; parfois empilée avec d'autres de mes comparses, jalousement gardées à l'approche de l'horaire des repas, où l'on me convoite, on me guette, on se rue sur moi ; à peine un arrière-train se soulève-t-il qu'un autre lui succède : quel succès !

Mais je reçois aussi des pieds fatigués, maculés de poussière et de sueur mêlées, des têtes alourdies par l'ivresse des sons mélangés et des nuits trop courtes, ou encore des partitions, devenant alors pupitre improvisé. Humide de sueur dans la journée, ou sous le feu des projecteurs le soir, perlée de gouttes de rosée au petit matin, réchauffée par le soleil ou les postérieurs de ceux qui restent assis tout un bal et dansent avec les yeux et les oreilles, parfois douchée par la pluie... durant quinze jours, chaise nomade, je voyage : du bénévole éreinté au danseur fougueux qui s'accorde une pause, du musicien dont les pieds battant la mesure se mêlent aux miens au photographe debout pour ne pas en perdre une miette.

Me voilà soudain caressée par une jupe en satin, irritée par des pantalons qui grattent, fascinée par des dentelles qui voilent et dévoilent. Et c'est la ronde des fessiers qui débute : jeunes et moins jeunes, charnus, musclés, athlétiques, bombés, rebondis, tendres, moelleux, joufflus... tous les goûts sont dans la nature. Sur les parquets, dans le fond des chapiteaux, les soirs de bal, j'observe du coin de l'œil ces arrière-trains qui vont bon train, ces séants se balançant « au gré des vents »... Valses, polkas, mazurkas... au vibrato des (h)anches se joignent les frémissements du do(s), accords majeurs ou mineurs, c'est le secret de la mélodie du bonheur, celle qui s'achève toujours de bonne heure, au petit matin. Ce qui explique que tous, un jour ou l'autre, arrivent « la tête dans le cul » et cherchent à se « pauser » un peu. Mais attention, mal calée, je risque de basculer : aidez-moi, j'ai besoin d'une cale pour une escale, accueillant ça-et-là un croupion pour un roupillon. Comprenez-moi, j'ai droit à un minimum de confort malgré tout ; c'est comme si vous, vous aviez « le cul entre deux chaises » !

J'en ai entendu des conversations à bâtons rompus, vu des couples se faire et se défaire, des liens se tisser, parfois se raccommoier, des amitiés se nouer, aux sons d'accents de toute l'Europe. Ces confidences ne sont pour le moment qu'à l'état d'ébauche. Comprenez-moi bien, je n'ai pas dit de débauche... quoi que... parfois... Allons bon, je ferme les yeux : de vous à moi, je n'ai rien vu, rien entendu et je ne dirai rien. Inutile d'insister. Ceci n'est pas une histoire de cul, ne vous méprenez pas, quoi que(ue)... Oups ! Pardon, je dérape – terrain glissant, comme les soirs d'orage et d'averse. Revenons à nos po...potins. J'en bafouille !

Et quand le rideau retombe et qu'hommes et bêtes reprennent possession de leurs terres, que les champs redeviennent champs, je replonge dans le long sommeil de l'attente du prochain festival.